

Valérie Laplanche

Le diable en chemin

Le bruit l'a tiré de sa torpeur. Un bruit de moteur d'avion qui n'est pas sans rappeler l'entêtant zézaïement de quelque bourdon ivre. L'engin progresse en arc de cercle, éructant son boucan d'enfer, tout agité de spasmes incoercibles à l'image d'un robot secoué par le hoquet. Sam dresse l'oreille et pour mieux voir, se soulève sur ses coudes calleux, stigmates de sa vie à la dure ; soudain interloqué quand le modèle réduit vient éventrer une touffe d'ajoncs, au terme d'un plaintif long piqué. À un jet de pierre à peine de sa couche improvisée.

Depuis qu'il vit dehors, mis à la rue par son propriétaire au début de l'été, il ne sait plus que traîner sa carcasse ça ou là, quêtant abris et vieux restes de sandwiches. Réduit à fouiller les poubelles, il a pris l'habitude de voir les gens changer de trottoir sur son passage, soupçonneux et plissant le nez lorsqu'il les approche de trop près. C'est vrai qu'il ne sent pas la rose et refoule pas mal du goulot. Il n'a pas l'existence facile, pourtant, petit à petit, il s'est accoutumé à ces nouvelles duretés, trouvant même un certain intérêt à ce quotidien sordide, cet ersatz de liberté. Du moins peut-il bafouer les règles en relative impunité, plus personne ne prétend lui dicter comment se comporter. Nul n'ose le rabrouer tant sa dégaine est dissuasive, qu'il s'accorde de menus larcins ou se soulage sur la voie publique. Un temps, il a erré du côté mal famé de la cité, terre de non-droit propice aux errants en rupture de ban. En dépit des mois de privations, son allure massive impressionne, et il n'aurait tenu qu'à lui de se joindre aux loubards, tout disposés à l'enrôler. Il faut dire aussi qu'il est noir, comme paraît-il le diable, un délit de faciès convaincant qui se fût révélé efficace pour tirer sous la menace les larfeuille des passants. Mais la fumette au creux des caves ou des garages désaffectés lui tourne un peu le cœur, et la violence des rixes entre les bandes rivales l'a décontenancé.

Alors, il a préféré mettre les voiles. Depuis, il rôde aux abords de la plage, y glanant des aubaines tombées des mains des gosses, cornets de glaces ou saucisses de hot-dogs, biscuits à demi grignotés.

En parlant de gosses...

Ça ne fait pas cinq minutes que l'avion s'est crashé, restituant la parole au seul murmure des flots, voilà qu'un halètement ponctué de reniflements se mêle de troubler à son tour la berceuse maritime. Sam se tasse dans son trou de sable, prudent, un peu curieux. Il baisse la tête, réflexe de paria, cale sa mâchoire hirsute sur la grosse pierre polie qui lui tenait lieu d'oreiller, quelques instants plus tôt. Il observe, méfiant, la raie d'une mince trouée entre deux buissons chevelus ; le bruit vient de par là. Bientôt, il aperçoit, trébuchante et pressée, la silhouette étroite d'un gamin qui serre entre ses mains une drôle de petite boîte fichée d'une longue antenne. Le voilà à présent qui farfouille dans les herbes, ronchonnant tant et plus. C'est un joli gamin, fin et gracieux comme ils le sont tous à cet âge, délicieusement lisse et dodu. En somme, très attirant ; savoureuse fraîcheur de l'âge tendre... Sam contemple l'intrus, tiraillé d'émotions contraires. Le plus sage, à n'en pas douter, serait de se carapater, mais le garçonnet le fascine, au point de le faire un peu trembler. Les mêmes, c'est son talon d'Achille. Il les a toujours adorés. Résistant souvent tant bien que mal à son désir de les frôler, de se frotter à leur chair douce. Des pulsions qui lui ont attiré autrefois bien des foudres, et qu'il serait lui-même fort en peine d'expliquer. Mais depuis qu'il survit en marge de la société, la conscience jadis inculquée du delta entre bien et mal n'en finit plus de s'éroder dans la jachère de sa caboche.

Lorsqu'il déniche enfin son jouet motorisé, l'enfant pousse un « Ha ! » de victoire, puis se renfrogne en constatant le pendouillant dégât d'une fragile aile brisée. Avec son avion dans une main et sa télécommande dans l'autre, il titube, encombré, hasarde quelques pas dans un sens puis dans l'autre. Il semble un peu perdu. Repose l'avion, s'éloigne, hésite, puis revient sur ses pas en respirant très fort, gagné par la panique. Il a couru longtemps derrière son étoile du berger, les yeux rivés aux rutilances de la carlingue ; préoccupé seulement de conquête de l'espace, d'aventures en plein ciel. Bien avant que le jouet ne s'écrase, il avait déjà dépassé les bornes familières de ses territoires autorisés, ceux que lui concèdent ses parents lorsqu'il demande à jouer dehors. À présent, l'effroi le paralyse, il s'est aventuré bien trop loin de chez lui. Sûrement, il va se faire gronder, et chaque minute qui passe aggrave encore son cas. D'autant qu'il ne sait pas où il a atterri, n'a pas la moindre idée du chemin du retour. Avec

tout ça, le jour commence à décliner, et le soleil indifférent reballe déjà ses projecteurs, les glissant dans la housse des vagues, ensanglantant la mer. Le même pleure pour de bon, maintenant. Sam penche la tête légèrement de côté, gagné par un vif intérêt.

Quand l'enfant se décide enfin, après avoir sangloté tout son soûl et bourré de coups de pieds rageurs son jouet fauteur de troubles, Sam se lève et le suit. Sans faire de bruit, en gardant la distance, il piste l'égaré tous ses sens aux aguets, prêt à prendre la tangente si d'aventure quelqu'un se montrait. C'est simplement plus fort que lui, une sorte d'instinct primitif qui le pousse à mettre ses pas dans ceux de cet agneau perdu, à s'en approcher peu à peu. À ce stade, encore indécis, il se contente de jouer les ombres. D'anciens automatismes de prudence l'incitent à laisser filer le moutard, un sourd désir l'excite et l'hypnotise, le maintient dans sa traque. Dieu sait qu'il a lutté, par le passé, pour museler ses tendances, respecter les limites érigées de l'interdit. Mais le crépuscule les plonge, le petit et lui, dans un monde entre chien et loup déserté par les hommes, où tout paraît permis. Il commence à faire froid, le brouillard de ce soir d'automne nappe leur parcours d'une opacité dense, ils n'ont croisé personne.

Le bosquet n'est pourtant pas si grand, mais cela va faire une heure que l'enfant tourne en rond sans parvenir à s'en extraire. Ses pleurs se sont faits gémissements, il lâche parfois de petits cris lorsque le vent agite des branches, longs bras de monstres prédateurs. Deux ou trois fois, il a jeté un œil par-dessus son épaule sans oser franchement se retourner, sentant une présence derrière lui. Pour se donner du courage, le bonhomme de sept ans s'est saisi d'un bâton, le tient pointé devant lui comme l'épée de d'Artagnan. Il a déjà occis un gnome-fougère, fendu de part en part la tête d'un zombie-boule de gui. Dans son sillage, Sam s'amuse comme un fou, des lustres qu'il ne s'était senti si excité. Si captivé. Chaque assaut dérisoire du gamin l'électrise, chaque fente du petit fantassin précipite son souffle extatique. Il brûle d'envie de se manifester, de se saisir du bout de bois ridicule pour le briser tout net. Il en frémit. Ne peut bientôt plus se contenir.

D'un bond, il rejoint le gamin qui se met à hurler, s'empêtre et tombe à terre. Le mouflet pédale à toute force des talons dans le sol, envoyant valdinguer des feuilles et des brindilles sans progresser d'un pouce. Bras en rempart devant ses yeux, il appelle sa mère à son aide, submergé de terreur. Sam bronche à peine. Il a coincé sa victime sous son poids, se vautre sans vergogne sur le corps menu et glacé qui se tortille et se débat, pour son plus grand plaisir.

Après quelques minutes de cette lutte inégale, l'enfant renonce et puis se fige sous la poussée nauséabonde de la masse qui le cloue au sol. Ses dents claquent, autant de peur que de froid.

De ses paumes écorchées, il tente encore mollement de repousser son assaillant, chaque bourrade arrachant à Sam de discrets soupirs d'aise, telles de divines chatouilles. Peu à peu, leurs chaleurs se mêlent, et l'enfant s'abandonne. Sam se relève, vaguement déçu. Assommé d'émotions, le petit ne fait plus un geste, ratatiné en position fœtale. Alors, Sam se couche près de lui, tout déconfit de ne plus jouer mais heureux malgré tout quand le gosse se met à ramper, et se love pour se réchauffer contre le dossier de son flanc.

On les a retrouvés vers une heure du matin, emmêlés l'un à l'autre ; l'enfant brûlant de fièvre, le chien bien éveillé. Les sauveteurs, sidérés, ont affirmé que le grand beauceron les avait guidés de la voix, aboyant pour les attirer tandis qu'ils parcouraient les bois en criant « *Sam ! Sam !* », à la recherche du petit Samuel. Par chance, la grosse bouillotte poilue a préservé du pire le jeune écervelé, protégeant en partie sa peau tendre des morsures glacées de la nuit. L'enfant miraculé a depuis remis son jouet téléguidé dans un vieux carton, à la cave. Lorsqu'il sort jouer dans le jardin, c'est plutôt pour lancer la balle à son chien, un diable noir au poil lustré qui dort le soir au pied de son lit.